PERSPECTIVE

© PHILONG SOVAN Courtesy Galerie Lee. Paris.

Les petites mendiantes de Siem Reap

Ce sont deux sœurs. Deux petites mendiantes de Siem Reap, ville du Cambodge par laquelle on accède à l'immense ensemble architectural des temples d'Angkor. Ce sont deux fillettes que leurs concitoyens méprisent et traitent de « mendiantes professionnelles ».

Philong Sovan, jeune photographe, développe une série dans laquelle il explore les villes de son pays. Il a croisé les sœurs un soir. Il leur a expliqué son travail, montré quelques images et, après qu'elles aient donné leur accord, il a positionné devant elles sa moto, poussé les gaz et obtenu la lumière qu'il recherchait. Philong Sovan a ainsi pu capter ces regards intenses et nous obliger à voir, bien en face, une situation de misère. Entre documentaire et fiction provoquée par l'éclairage, l'image a des échos cinématographiques. L'ambiance légèrement surréelle évite tout misérabilisme, ce qui est terriblement difficile et rare pour de tels sujets. La scène éclairée par un dispositif aussi ingénieux qu'artisanal, se trouve révélée, au vrai sens du terme.

Philong Sovan poursuit ce travail d'exploration, attentif à ceux que l'on ne voit jamais, dans l'ombre profonde des villes cambodgiennes, attentif à des ambiances qui peu à peu disparaissent face aux « modernisations » de tous ordres. Il voudrait les réunir dans un livre.

Christian Caujolle
Cofondateur de l'agence VU'

RÉCIT

QUIMPER

Le rêve de Mory

Un adolescent guinéen a débarqué en Bretagne sans argent ni famille après une odyssée cauchemardesque. Il avait un rêve : devenir boucher.

— De notre correspondante dans le Finistère Laëtitia Gaudin. Illustration : Damien Roudeau.

Quand nous le rencontrons début 2017, Mory est un mineur non accompagné pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance du conseil départemental du Finistère. L'adolescent sans parents n'est jamais allé à l'école en Guinée-Conakry, sinon celle de la débrouille. Il parle avec un fort accent, dans un français pas tout à fait fluide. Pour espérer obtenir un contrat d'apprentissage et intégrer l'Institut de formation d'animation et de conseil (Ifac) de Brest à la rentrée, il suit assidûment les cours de français langue étrangère (FLE) dispensés par Marion Struillou, à la Sauvegarde de l'enfance. «Il est arrivé analphabète. Il a d'abord fallu le canaliser parce qu'il était tellement motivé qu'il avait tendance à trop se précipiter», se souvient-elle. Pendant les pauses, il révise à voix haute les verbes du futur, assis contre le mur, à l'entrée de la salle de classe. À la sonnerie, il est le premier à rejoindre son pupitre. «Déjà il me sollicitait pour travailler le vocabulaire de la boucherie. Et quand il a commencé sa formation, il a continué à venir se perfectionner, pendant son temps libre», rapporte la professeure, fière de son ancien élève. «Nos petits Français devraient s'en inspirer.», nous confiait, quant à lui, Hubert Michard, responsable du Centre d'adaptation et de formation professionnelle de la

Sauvegarde de l'enfance. À ses yeux Mory est le visage de tous ces gamins débarqués en France, sans parents ni argent, avec pour seul bagage «une histoire souvent terrible» et l'espoir d'une vie meilleure servie par une inébranlable détermination. Il ajoute un bémol : «Quand il est arrivé chez nous, il disait avoir 15 ans. Je veux bien… mais il faut qu'on m'explique les cheveux poivre et sel…». Peut-être l'adolescent était-il devenu vieux suite à une série de traumatismes : l'arme pointée sur la tempe du Guinéen, la traversée en Méditerranée sur un bateau gonflable avec une centaine de personnes, l'essence qui, mélangée à l'eau de mer, brûle les jambes. Le jeune homme entend encore, la nuit, les cris de ceux que la Méditerranée a avalés. Mory a 15 ans, 17 ans, 20 ans et déjà des cheveux blancs.

« Tout le monde a droit à sa chance »

Dans les ateliers du Centre d'adaptation et de formation professionnelle (Cafp) de Quimper, le garçon s'est bien essayé à différents métiers, mais il n'en démord pas, il veut devenir boucher, «c'est mon rêve», déclare-t-il, à la surprise des éducateurs car Mory est musulman. Ce rêve de gosse n'est pas du goût des autres Africains, de même confession, qu'il fréquente. «Certains de ses "copains" ne voulaient plus lui serrer la main parce qu'il travaillait le porc», rapporte Chantal C.-V., la médecin retraitée qui veille sur lui. Mory balaie d'un revers de tête l'anecdote : «Pfff, ce n'est pas un problème. C'est ma vie, c'est mon métier».

Son rêve commence à se réaliser quand, en juin 2016, il décroche un premier stage de quinze jours dans une boucherie à Quimper. Le patron, Stéphane Millour, est un homme de haute stature, à la voix posée, au phrasé précis. L'artisan a la passion du métier, du produit et des éleveurs. Mais son vrai plaisir, c'est la transmission et la formation. «Tout le monde a le droit à sa chance», énonce-t-il, une main sur le couteau, l'autre sur le cœur. Lui et son épouse Cathy ont racheté la boucherie en 2011. «Une belle affaire qui a bonne réputation», commente un commerçant voisin. Campé entre deux ronds-points, le quartier a des allures de petite ville à la campagne. Une église. Un ancien séminaire transformé en résidence chic. Des maisons bourgeoises et de vieilles bâtisses en pierre de taille bordées de haies d'hortensias. Fidèle et relativement âgée, la clientèle du magasin a du temps et de l'argent. Elle apprécie la conversation avec la patronne qui mitonne un accueil aux petits oignons. Pas besoin d'être coutumier de l'établissement pour deviner que l'ambiance y est familiale.

Si le court stage de Mory l'a satisfait, Stéphane Millour n'est pas pour autant emballé par la candidature du Guinéen en tant qu'apprenti. Il a «des réserves». Pas sur les capacités du garçon mais sur «un ensemble de choses». Avant tout, il craint la réaction de sa clientèle. C'est Cathy, l'épouse, qui le convainc. Elle lui glisse : «C'est un garçon charmant, donnons-lui sa chance…»

Quelques semaines suffisent pour mettre tout le monde d'accord. Finalement, ce commerçant n'essuie aucune remarque désobligeante. Au contraire, sa clientèle le complimente. «Mory, l'Africain de la boucherie Millour, est un garçon travailleur et souriant». Même les plus imperméables au métissage continuent à fréquenter le magasin de l'avenue de la France libre. La messe est dite. Jusqu'en juillet 2018, Mory sera l'un des deux apprentis. Le jeune homme confie : «Monsieur Millour a construit ma vie».

Les préjugés ont la peau dure

L'histoire intime de son apprenti, même s'il la devine, est alors étrangère à Stéphane Millour : «S'il a envie de raconter, on l'écoutera», déclare-t-il, en contrôlant le travail du garçon penché sur la pièce de viande. Quand même, «sans entrer dans la polémique», il se demande «d'où sort tout cet argent pour les migrants qui prive les travailleurs français d'aides sociales». Il a calculé qu'avec son salaire et les «aides de l'État», qu'il évalue autour de 500 € pour l'avoir «lu quelque part», l'adolescent perçoit près de 1 000 € tous les mois. «Kurt (fils de boucher, ndlr), mon autre apprenti, connaît le prix des baskets de Mory. Lui, ne peut pas se les offrir. Les inégalités créent le racisme», réagit-il. Mais il précise : «Si on payait mieux les Français peut-être qu'ils voudraient davantage travailler… Mais nos charges sociales sont trop élevées». Il poursuit sa réflexion, à voix haute : «En même temps, les Français ont-ils envie de travailler ? Ils voteront sans hésiter pour le programme politique qui, demain, leur promettra trente heures de travail hebdomadaire».

La réalité n'était pas la vérité de monsieur Millour. À l'époque, logé par le Conseil départemental, Mory percevait un salaire d'apprenti de 348 € nets et 42 € par semaine pour se nourrir. Il avait pour seul loisir ses cours de théâtre au quartier Moulin Vert.

Ce jour de mars 2017, l'intéressé apparaît dans l'embrasure de la porte du «labo». Il est coiffé d'un casque de vélo. D'une poignée de main hésitante, il nous salue, s'éclipse puis revient quelques instants plus tard, habillé, coiffé d'un calot de papier blanc, lesté d'une lourde épaule de porc.

Dans un geste paternel, le commerçant ajuste la bretelle de son tablier : «La pratique, ça roule. La théorie, c'est plus compliqué. C'est difficile pour lui de tout comprendre. Mais il va réussir. On va l'aider. C'est un bon apprenti. Il a une bonne mentalité et il est courageux». Daniel, l'employé, affairé plus loin à crocheter une pièce de viande, ajoute : «Plus tard, ce sera un bon élément pour son employeur. Et un bon mari ! On va lui trouver une belle Bretonne !» Mory sourit. Et réplique, du tac au tac, à l'aise dans son rôle de trublion : «Je t'ai déjà dit: nous, les Noirs, on veut trois femmes ! Une jolie, une intelligente et une riche !».

Fin juin 2018, deux mois, avant la fin de son contrat, Mory démissionne.

«Je suis allée voir monsieur Millour pour lui expliquer la situation, se souvient Chantal. C'était tendu, j'arrivais comme un cheveu sur la soupe. Il a eu une réaction d'employeur. Il avait besoin de Mory…». La retraitée connaît l'urgence administrative. Majeur, en fin de formation, le jeune Guinéen est désormais vulnérable, livré à la politique comptable de la Préfecture. Pour espérer un titre de séjour, il lui faut un emploi durable. Malgré ses difficultés pour lire et écrire, les professeurs de l'Ifac étaient confiants : «7 000 postes de bouchers sont à pourvoir. Et Mory est un garçon en or».

Le gong de la majorité

Au prix d'impressionnants efforts, Mory va gagner son indépendance. La presse régionale s'est fait l'écho de ses performances. Un titre de meilleur apprenti départemental, en janvier 2018 ; une quatrième place au concours régional ; et un prix de l'enseignement professionnel du Finistère, décerné par l'Académie de Rennes saluant «un engagement remarquable». «Vous pouvez être fier de votre parcours», soulignait l'élue départementale chargée de lui remettre le document en janvier dernier. Le titre de meilleur apprenti, fait mouche. Pierre Guervénno, directeur de l'hypermarché à Pleuven, reçoit le jeune boucher en entretien. «Il a un CAP, un métier, il est sur le marché de l'emploi. Je l'ai reçu comme n'importe quel autre candidat qui, sur le papier, aurait attiré mon attention», résume-t-il, précisant : «C'est un bon employé ». Deux jours d'essai ont suffi pour signer le CDI.

Depuis juillet 2018, Mory loue dans la ville un petit appartement au premier étage d'une résidence neuve avec vue sur les hortensias, ces arbustes qu'il aime tant. De là, à vélo, il peut se rendre chez son nouvel employeur, et visiter l'ancien. Récemment, alors qu'il était de passage dans la Boucherie Millour, son mentor, Stéphane Millour, en profita pour lui souffler : «On est fier de toi». Sa plus belle récompense. — L. G.

Mory découpe la viande à l'hypermarché de Pleuven.
©Jean-Marie Heidinger

LIGNE DE VIE Mory, adolescent guinéen a débarqué en Bretagne

- **JUIN 2016** — 1er stage de quinze jours à la boucherie Millour.
- **2016** — Mory arrive en Bretagne à Pleuven à l'âge de 15 ans.
- **2017** — Apprentissage dans la boucherie Millour de Quimper.
- **2018** — Quatrième place au concours régional, prix de l'enseignement professionnel du Finistère. Meilleur apprenti départemental.
- **JUILLET 2018** — Mory est embauché à l'hypermarché en CDI.

2016 | 2017 | 2018